

d'une des parties, jointe à une idéologie conservante, parfois prosélyte et parfois agressive. Le problème qui se présente à nous est le même que l'an dernier, le même que l'année d'avant et que l'année qui précédait celle-là. Il s'agit de trouver le moyen de vaincre la peur.

Alors que nous débattons la question ce soir, MM. Khrouchtchev et Macmillan en parlent ensemble à Moscou. On en parle à Berlin, à Paris et à Washington. On étudie la possibilité de tenir des conférences qui amorceraient un rapprochement. Les esprits reviennent donc inlassablement à l'idée d'une conférence au sommet entre les quelques hommes qui tiennent dans leurs mains le destin du monde. Mais dès qu'un de ces hommes propose une conférence, les trois ou quatre, dans le camp adverse, ont un réflexe négatif parce qu'ils craignent sa proposition. C'est le cas lorsque la proposition émane du camp occidental, et le réflexe est le même quand la proposition émane du camp communiste.

Que pouvons-nous faire dans les circonstances? Je n'ai qu'une seule idée à proposer. La question ne relève certes pas du gouvernement canadien, mais peut-être le gouvernement canadien y trouverait-il quelque avantage si elle était suivie. S'il doit y avoir une conférence au sommet,—et il faudra bien en venir là un de ces jours,—elle devra nécessairement être convoquée par quelqu'un, et avoir lieu dans une ambiance qui ne soit pas propre à éveiller des soupçons dans l'un ou l'autre camp. A mon sens, il y a un pays et un homme, à l'heure actuelle, qui sont particulièrement bien placés pour jouer ce rôle.

Ce pays, c'est l'Inde, et l'homme, c'est Nehru. Si le premier ministre de l'Inde, dont l'objectivité ne fait certes aucun doute, puisqu'il est critiqué par les deux camps, consentait à prendre l'initiative et la responsabilité de convoquer une conférence au sommet, peut-être une telle conférence offrirait-elle de meilleurs gages de succès qu'une conférence convoquée par l'un ou l'autre camp dans le conflit Orient-Occident. M. Nehru pourrait assumer la direction complète de la conférence, et décider qui inviter, quel ordre du jour adopter, à supposer qu'il y en eût, et sur quelles prémisses fonder la conférence. C'est inviter une personne qui n'est pas directement compromise avec l'un ou l'autre camp à assumer des responsabilités considérables. Eh bien, l'enjeu en vaut la peine, et le succès seait riche de récompenses si une conférence de ce genre aidait à dissiper la crainte qui nous étreint.

[L'hon. M. Pearson.]

Le ministre a parlé des conséquences, pour l'avenir, des conquêtes sur l'espace. Ces conquêtes signifient effectivement que nous abordons une dimension tout à fait nouvelle, qui nous effraie tout en nous attirant. Cela ouvre de nouvelles perspectives sur la politique, la stratégie, l'économique, et même sur la démographie. Mais même si elles ouvrent d'effroyables et vertigineuses perspectives pour les dix prochaines années, étant donné l'influence qu'elles peuvent avoir sur tous nos conflits mondiaux, je suis moi-même porté à partager l'avis que le très honorable R. A. Butler a exprimé l'autre jour à la Chambre des communes de Londres.

Je ne tiens pas à aller sur la lune ou sur le soleil; tout ce que je veux, c'est de trouver la paix sur terre.

M. H. W. Herridge (Kootenay-Ouest): Monsieur l'Orateur, j'ai suivi avec grand intérêt cet après-midi la revue générale et complète des affaires internationales que nous a présentée le secrétaire d'État aux Affaires extérieures (M. Smith). Je dois dire que certains points de son discours m'ont réjoui, tandis que d'autres ont quelque peu déplu, j'en suis sûr, à tous les membres de mon groupe. Je parlerai des désappointements plus tard. Le discours que vient de terminer le chef de l'opposition officielle m'a aussi intéressé. J'ai remarqué avec grand intérêt la souplesse accrue dont il fait preuve depuis qu'il est devenu chef de l'opposition au sujet de certaines importantes questions internationales, ainsi que son rapprochement progressif, pourrais-je dire, vers l'attitude prise par la CCF à l'égard de la reconnaissance de la Chine et de la composition des Nations Unies.

Nous sommes peu nombreux, mais il semble que nous exerçons une influence certaine sur l'opposition officielle; j'espère que cette influence se poursuivra.

L'hon. M. Pearson: J'espère qu'elle s'exercera dans les deux sens.

M. Herridge: J'espère qu'elle le fera pour ce qui est d'accroître notre nombre aux prochaines élections.

Je dois avouer sincèrement que je ne me sens pas à la hauteur du débat auquel je désire participer. Les questions que soulève l'étude des affaires internationales sont si profondes et si compliquées, et touchent tant d'aspects du comportement humain que je me crois incapable d'étudier la question avec toute la compétence qu'elle requiert. Tout ce que je peux dire pour justifier mon plongeon dans les eaux tumultueuses des affaires internationales, c'est qu'une étude de l'histoire, des discours,—sauf ceux que j'ai entendus ici cet après-midi,—des écrits et des documents sur ce sujet me convainc de l'égale incomptérence de plusieurs autres personnes